

XYZ. La revue de la nouvelle

Une pluie de pétales pâles

Sylvie Weil



Numéro 82, été 2005

Pluie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Weil, S. (2005). Une pluie de pétales pâles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 28–30.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Une pluie de pétales pâles

Sylvie Weil

I l pleut sur Tōkyō, il pleut des pétales, des pétales rose pâle. Dans les rues étroites et un peu misérables de Tsukiji, le quartier du port, il pleut des pétales. Sur les cadavres géants des thons, il pleut des pétales. Et aussi sur les élégantes en kimono qui trottent à pas menus dans les beaux quartiers de Ginza.

Sur les vestes sombres des fourmis affairées à qui, imbécile analphabète, armée d'une douzaine de mots, je demande mon chemin, il pleut des pétales pâles.

L'imbécile analphabète marche à grandes foulées dans les rues de Tōkyō et rit toute seule. Rit de se trouver plongée dans la démesure. Elle rit sur les escaliers roulants qui l'emportent vers le ciel, elle rit de contempler, du haut des compliqués réseaux de trottoirs aériens, les larges avenues bordées de façades vitrées, verticales, multicolores, aveuglantes sous le soleil. Même s'il lui arrive de s'affoler, oui, de s'affoler d'être une naine, une fourmi parmi les fourmis, et une fourmi imbécile et analphabète, même si elle doit se retenir pour ne pas tomber dans les bras d'un couple australien avec qui elle échange trois vraies phrases complètes dans une langue familière, elle rit.

Quand des amis japonais lui ont annoncé, avant son voyage, qu'elle verrait les cerisiers, elle a répondu poliment : « Oui, les cerisiers, ce sera joli, je me réjouis. »

Elle n'avait rien compris, l'imbécile analphabète. Elle ne savait pas qu'elle marcherait des jours entiers sous une pluie de pétales, qu'elle verrait des fleuves roses, qu'elle se joindrait, de nuit, à de longues et lentes processions, rivières sombres parallèles aux rivières pâles de pétales, et tiendrait bien haut, comme les autres, son appareil photo, pour saisir et posséder, elle aussi, un minuscule morceau de la tendre et resplendissante masse rose.

Elle rit de plaisir sous les giboulées de pétales tourbillonnant même dans des rues où il n'y a aucun arbre.

Elle rit de surprise, un soir de pleine lune, dans un quartier triste et terne, au coin d'une fabrique, devant la pâleur triomphante d'un maigre cerisier, sous lequel mangent, boivent et chantent des hommes en casquettes et des femmes aux visages ravagés.

Elle rit en ramassant à pleines mains des pétales, comme de la belle neige poudreuse un peu rose.

Elle n'avait pas prévu qu'un jour se poserait, sur la manche de son imperméable noir, un fragile et presque transparent pétale, tandis qu'elle, immobile, retiendrait son souffle pour que le pétale ne s'envole pas, elle n'avait pas prévu que lui apparaîtrait soudain sa mère allongée, fragile et gaie, allongée à même la terre sous un cerisier en fleurs, disant qu'elle aimerait être happée par ce beau nuage rose, s'envoler, oui, se noyer dans la douceur pâle du cerisier. Ses yeux bleus grands ouverts, émerveillés comme ceux d'une poupée, levés vers la masse de pétales pâles, quelques jours avant qu'on ne l'enterre, pauvre fleur morte, sous un autre cerisier.

Elle n'avait pas prévu, l'imbécile analphabète, qu'à partir de ce moment, de ce moment du pétale pâle sur sa manche, elle rirait encore mais serait sujette à des attaques inexplicables, souffle coupé, cœur serré, aux moments les plus inattendus, dans une boutique de souvenirs, par exemple, devant des rangées de *kokeishis*, poupées sans bras ni jambes, à la tête ronde et branlante, dont sa mère raffolait, peut-être à cause de leur simplicité et de leur visible fragilité. Ou encore, bêtement, au passage d'un taxi, parce que son père, revenu d'un long séjour au Japon, parlait toujours de « prendre un *takoushi* ».

Sous la pluie de pétales pâles, elle marche toujours, se perd, se retrouve, s'excuse, demande pardon, fait des courbettes et rit de toutes ces courbettes qui ponctuent la vie dans la fourmilière. Elle secoue ses cheveux où se sont posés des pétales. Mais elle a perdu son innocence, sa belle assurance, sa lisse écorce de touriste fatiguée mais tranquille. Désormais atteinte, blessée, elle se sent aussi branlante et fragile que les *kokeishis*. Fragile comme sa mère happée par un nuage de pétales.

À Yokohama, le vent souffle. Une tempête de pétales pâles s'abat sur l'immense place de l'un des plus grands centres commerciaux de la planète, le tout nouveau Minato Mirail 21. Cela n'empêche pas une très petite fille à chapeau rouge, une petite fille du ^{XXI}^e siècle, encore mal assurée sur ses jambes, de poursuivre des pigeons, au pied de la grande roue la plus haute du monde.

Ainsi, à New York, il y a longtemps, une petite fille courait après les pigeons, surveillée par des grands-parents réfugiés, endeuillés, humiliés dans un monde qui n'avait rien à voir avec le leur.

«Aujourd'hui, Bernard ira acheter un imperméable pour notre princesse, car il pleut souvent», écrivait ma grand-mère.

Sous l'énorme et vrombissante roue de Minato Mirail, fourmi imbécile et analphabète, au bord des larmes, j'imagine tout à coup mon grand-père errant dans un grand magasin où ne se parlait aucune langue connue de lui, à la recherche d'un imperméable. Afin que nulle averse, nul crachin n'empêche sa petite princesse de poursuivre les pigeons. Est-il arrivé à mon grand-père de rencontrer par hasard, dans son exil sur le Nouveau Continent, un autre vieux juif alsacien avec qui échanger, en se frottant les mains, une ou deux anciennes et bêtes plaisanteries ? Avec qui se croire, un instant, dans une rue tranquille de Wolfisheim ?

La petite à chapeau rouge passe devant moi. Je lui souris. Elle me fait une courbette. Moi aussi, je lui fais une courbette. Elle rit et s'enfuit. Dans quelques semaines, loin d'ici, il pleuvra des pétales roses sur la tombe de mes parents.